

Gillen et Spencer ont des tables qui ne sont « qu'un mélange confus et hétéroclite »! J'aurais préféré une discussion point par point avec ces éminents sociologues, dont j'avais admiré toujours la conscience et la pénétration.

Au fond, je pense même que M. Mathews n'est pas loin de partager mon estime envers eux. En effet, tout ce qu'il nous raconte sur la succession des totems, sur la fécondation des femmes par des esprits, sur l'ignorance si curieuse où les Australiens sont encore des lois les plus élémentaires de la fécondation, est longuement développé par Spencer et Gillen, qui, avec Roth, sont les premiers qui aient, à ma connaissance, attiré notre attention sur cet ensemble de faits.

Mais ici encore, M. Mathews ne compare pas les observations de ses correspondants avec celles si complètes de ses prédécesseurs : il oublie même de les citer...

823^e SÉANCE. — 5 Avril 1906.

PRÉSIDENTE DE M. HAMY.

Elections. — MM. D'ÉCHÉRAE, VAN GENNEP et WEISGERBER sont nommés membres de la Commission de Contrôle des finances.

MM. OSCAR SCHMIDT et VEANEAU sont nommés délégués de la Société au Congrès de Monaco.

LES TROGLODYTES DE L'EXTRÊME-SUD TUNISIEN

PAR M. ÉMILE MACQUART.

Messieurs et chers Collègues,

Vous avez eu la grande bienveillance, il y a trois ans, lors de mon départ pour l'Algérie, de me confier la mission de recueillir des documents dans les pays que je parcourrais. Mon état de santé ne m'a malheureusement permis, à mon vif regret, de n'effectuer qu'une petite partie de ce que j'aurais voulu y faire. Je n'en ai pas moins parcouru quelque chose comme huit mille kilomètres à travers nos possessions de l'Afrique du Nord, de la mer au Sahara, et de la frontière du Maroc à la frontière tripolitaine. Je n'ai pas la prétention d'avoir rien découvert; mes voyages n'eurent en aucune façon le caractère d'explorations. Ils m'ont cependant fourni l'occasion de voir et d'observer, notamment dans l'Extrême-Sud tunisien, des choses, sinon inconnues, du moins fort peu connues et extrêmement curieuses, et dont je vais avoir l'honneur de vous entretenir.

Je dois d'abord définir l'Extrême-Sud tunisien.

Ce que nous appelons l'Extrême-Sud tunisien, c'est la partie la plus reculée de la Régence, nommée par les indigènes la « Grande Province », qui s'étend de la ligne des Chotts à la frontière tripolitaine.

Cette région comprend deux contrées bien distinctes : au sud des Chotts, le *Nefzaoua* ; au sud de Gabès, le pays des *Ourghamma*.

Le *Nefzaoua*, qui constitue le versant saharien de l'Extrême-Sud tunisien, ne présente pour nous rien de particulièrement caractéristique ; c'est, à tous les points de vue, le même « sud » que celui de nos provinces algériennes, et en particulier que celui de la province de Constantine. Je n'en parlerai plus.

Le pays des *Ourghamma*, qui constitue, lui, le versant méditerranéen de l'Extrême-Sud tunisien, est au contraire une contrée essentiellement montagneuse, dont les parties les moins tourmentées ne sont pas sans analogie avec les plus sauvages des paysages kabyles, à cela près qu'on n'y voit pas de verdure et encore moins d'habitants. Ce pays, — dans lequel j'englobe les villages du *Matmata* qui géographiquement d'ailleurs en font partie bien qu'administrativement ils relèvent du Cercle de Kebilli (*Nefzaoua*) —, ne compte pas plus en effet de cinquante cinq mille habitants, pour une immense étendue de vingt-quatre mille kilomètres carrés.

Sur ces cinquante cinq mille habitants, les gens de la Confédération des *Ourghamma* entrent pour une quarantaine de mille, répartis à peu près également entre cinq tribus complètement indépendantes : les *Accara*, les *Khezour*, les *Touazine*, les *Ouderna* et les *Djebalia*, qui se subdivisent elles-mêmes en un assez grand nombre de fractions.

Ces *Ourghamma* sont un mélange d'Arabes, d'Arabes berbérisés et de Berbères, ces derniers en constituant d'ailleurs l'élément prédominant.

Les *Matmati*, dont le nombre ne dépasse pas une quinzaine de mille, constituent au contraire une tribu berbère d'une remarquable homogénéité.

Mais, *Ourghamma* ou *Matmati*, tous les habitants de cette partie de l'Extrême-Sud tunisien, la bande littorale exceptée, possèdent un caractère commun qui en fait un groupement d'une originalité absolument unique au monde. Tous en effet sont des troglodytes : troglodytes souterrains à Kalaa-Matmata, troglodytes « grimpeurs » dans la région de Foum-Tatahouine, et troglodytes « artificiels », si j'ose ainsi m'exprimer, à Médenine et Metameur.

Kalaa-Matmata est situé à une cinquantaine de kilomètres au sud de Gabès. Ce grand village (il compte plus d'une centaine de maisons) présente la singularité d'être complètement invisible.

Lorsqu'on y arrive de Gabès, après une chevauchée de sept à huit

heures d'une écrasante monotonie, on aperçoit soudain, à un tournant brusque de la piste, une mosquée en miniature sur le sommet d'un mamelon. Quelques minutes ensuite c'est, à un second crochet de la route, l'apparition encore presque soudaine des coupoles basses d'une petite *zaouia*. Un peu plus loin et un peu plus haut, sur le flanc d'une colline bordant la piste à droite, le bâtiment modeste des « Affaires Indigènes » met une tache d'un blanc sale. Et c'est tout. Aucune autre construction n'est en vue. On est en plein centre du village et rien ne le décèle. Tout le village est renfermé sous cette plaine jaune qui déroule à perte de vue jusqu'aux montagnes environnantes son inextricable réseau de dos d'ânes et de ravins.



Intérieur de la cour de la maison du Cheikh Kalaa-Matmata.

Cependant, si l'on s'écarte légèrement de la route, on distingue bientôt un grand trou à peu près circulaire de quatre à cinq mètres de diamètre, puis un second, un troisième... On dirait d'énormes puits. Ce sont des « trous de cours » de maisons souterraines des troglodytes de Matmata.

Je dis bien : *maisons* ; les *Matmati* en effet n'habitent pas des cavernes, mais de véritables maisons, spacieuses et relativement confortables, et

que rien d'essentiel ne différencie de la maison arabe classique; comme celle-ci, la maison du *Matmati* est composée d'un, de deux, même de trois étages de chambres entourant une cour à ciel ouvert; mais, tandis que la maison arabe ordinaire est construite sur le sol, la maison *matmati* est creusée dans le sol, ce qui fait, soit dit en passant, que son rez-de-chaussée, en somme, c'est son toit.

J'ai déjà dit que toute la plaine qui contient le village de Kala-Matmata, se présente sous la forme d'un inextricable réseau de dos d'ânes et de ravins; il faut ajouter que ces ravins sont étroits, profonds et très rapprochés, et que tout le terrain qui constitue cette plaine est une espèce de terre gypseuse, compacte et imperméable. C'est la réunion de ces deux conditions: la forme et la nature spéciales du terrain qui a permis la construction, autrement impossible, de ces maisons originales.

Voici comment procède... je n'ose pas dire le *maçon matmati*.

Lorsqu'il a fait choix d'un mamelon pour y établir sa demeure, il le décapite de manière à le transformer en une espèce de cône tronqué présentant une section de quatre à cinq mètres de diamètre et plus. Il évide ensuite le petit plateau ainsi formé jusqu'à ce qu'il ait creusé une sorte de puits aux parois verticales d'une profondeur variable, qui atteint et dépasse même parfois dix mètres, et qui est toujours calculée de façon à ce que le puits puisse être réuni à l'un des ravins bordant le mamelon par un couloir en pente légère, — cela pour permettre l'écoulement des eaux de pluie. C'est ce couloir unique, parfois très court et même inexistant (dans ce cas c'est une ouverture de chambre qui débouche directement à flanc de coteau), parfois au contraire d'une longueur démesurée quand le profil du sol l'exige, qui assurera les communications de l'intérieur avec la campagne. Puis on creuse les chambres. La terre provenant de ces travaux est amoncelée à l'extérieur tout autour de l'orifice du puits qui devient ainsi à peu près invisible tant que l'on n'a pas, c'est le cas de le dire, « le nez dessus », ainsi que devant l'ouverture du couloir où elle simule des accidents de terrain destinés à en masquer l'entrée.

Les chambres, généralement très vastes, sont uniformément taillées en ogive, ce qui est une condition de solidité. Elles donnent toutes sur la cour intérieure par une ouverture unique, la plupart du temps très exiguë, et qui affecte les formes les plus dissemblables: carrée, rectangulaire, ovale, triangulaire, « gothique », etc.; parfois cette ouverture est boisée, même maçonnerie. Les plus belles chambres sont naturellement habitées par l'Indigène; les moins confortables, celles du bas généralement, servent de greniers et même d'écuries; l'une d'elles sert de cuisine.

Bien entendu, nulle part il n'existe d'escaliers; des saillies ménagées dans les parois de la cour permettent d'accéder, non sans difficulté, aux étages supérieurs. Inutile de dire aussi qu'aucun local n'a été prévu pour l'usage que vous savez...

J'ajouterai encore que le sol de la cour est non pas plat mais convexe, sur un plan légèrement incliné du côté du couloir (cela pour faciliter l'évacuation des eaux); au centre de la cour sont dressés d'immenses

paniers en forme d'amphores, tissés avec du *guedim* (variété d'*halfa*) qui contiennent généralement de l'orge.

On peut se demander quels sont les motifs qui ont bien pu déterminer les montagnards matmati à se terrer ainsi dans ces maisons singulières. La raison en est très simple : ces habitations sont saines et agréables. Contrairement à ce que l'on pourrait croire, elles ne sont pas du tout humides. Grâce à leur situation souterraine, elles présentent l'avantage, inappréciable dans ces pays à températures extrêmes et à écarts brusques et violents, d'être, relativement, chaudes en hiver et fraîches en été, et uniformément douces de jour comme de nuit.

Les « troglodytes artificiels », — ou du moins les Indigènes auxquels je me suis permis de donner ce nom —, sont principalement groupés à Qacer¹ Médénine, grand village de deux mille habitations, situé à 60 kilomètres à l'Est de Kulaa-Matmata et à 80 kilomètres au Sud-Est de Gabès, ainsi qu'à Qacer Metamour, petite agglomération éloignée de Médénine de 5 à 6 kilomètres au plus, au pied du djebel Tadjera.

Ce qui fait l'originalité tout à fait extraordinaire de ces deux villages et en particulier de Médénine, c'est le type d'architecture unique, stupéfiant, incompréhensible, de leurs habitations, les « *Rhorfas* ».

Il est extrêmement difficile de donner de ces « *Rhorfas* » une description qui permette de se les représenter; mais il serait peut-être encore plus malaisé d'en fournir une explication rigoureusement satisfaisante. La supposition qui m'a paru la moins invraisemblable est que leurs constructeurs, ancien troglodytes (et d'une espèce rudimentaire, comme ceux que nous allons retrouver tout à l'heure dans la région de Foug-Tatahouine), lorsqu'ils ont transporté leurs demeures à la surface du sol, leur ont conservé, par la force de l'habitude, leur forme souterraine. Je ne donne cette hypothèse que pour ce qu'elle vaut. Je dois signaler cependant qu'elle emprunte une singulière force au fait suivant : dans toute la région des « troglodytes grimpeurs », des « *Rhorfas* » en plus ou moins grand nombre, mais toutes relativement récentes, avoisinent les cavernes habitées par les Indigènes ou même les desservent directement; dans ce dernier cas en particulier, on est frappé de voir la forme et la disposition des deux pièces aussi remarquablement analogues.

Quoiqu'il en soit, je vais m'efforcer de donner une idée de ce qu'on appelle une « *Rhorfa* », et de l'aspect général de Qacer Médénine.

Une « *Rhorfa* » est essentiellement une longue construction voûtée, en pierres sèches, et dont voici les dimensions habituelles : largeur, 2 à

¹ Qacer ou Qasr, pluriel Qçour, signifie village.

En Algérie, où l'on parle un arabe corrompu, les Indigènes prononcent et les Européens écrivent *Ksar*; dans le Sud-Oranais, on prononce même *Çsar*.

3 mètres; longueur, 8 à 15 mètres; hauteur, 2 mètres au plus. Cette construction est percée à l'une de ses extrémités d'une ouverture dont les lignes suivent assez exactement celles de la façade, et qui est close par une porte en planches mal jointes. Cette ouverture est toujours très basse; il en existe même qui ont tout juste 40 centimètres de large sur 50 de haut; elle est généralement flanquée de deux trous un peu plus gros que le poing et qui sont des fentres.

Ces logis bizarres ne sont pas isolés; au contraire, ils sont, et en grand nombre, collés les uns contre les autres et entassés les uns sur les autres, de sorte que les « *Rhorfas* » se présentent sous la forme inattendue et déconcertante d'un extraordinaire amoncellement de deux, trois, et même quatre étages de séries de cavernes voûtées, semblable à quelque immense bâtiment sans portes, mais percé d'une multitude de fenêtres rapprochées, et dont d'étroits escaliers sillonnaient obliquement la façade.

Je dois ajouter ici que les « *Rhorfas* » ne sont pas des chambres, mais qu'elles constituent, au contraire, chacune une demeure particulière, totalement indépendante de celle à laquelle elle est superposée, qu'elle avoisine ou qu'elle soutient.

Disposons maintenant ces « *Rhorfas* » en cercle, et imaginez une quantité de ces cercles communiquant entre eux par de courts boyaux, et vous aurez une idée de l'aspect général de la ville. Médenine est en effet presque exclusivement composée d'une quantité de places n'ayant en général qu'une voie d'accès. Toutes les façades des « *Rhorfas* » donnent uniformément sur ces places; le côté de la campagne est solidement muré. Chaque place constitue ainsi comme une espèce d'immense cour intérieure commune parfois à plusieurs centaines d'habitations.

Les « *Rhorfas* » sont à peine habités; tout le qacer est d'ailleurs désert d'une façon à peu près permanente; les *Khezour* (tribu de la Confédération des *Ourghamma*) qui habitent le territoire du Cercle de Médenine, comptent, en effet, une très petite minorité de sédentaires; leurs « *Rhorfas* » leur servent surtout de greniers et de garde-meubles; et cela ajoute encore à l'étrangeté de cette cité singulière, qui, selon l'heure à laquelle on y arrive, apparaît au voyageur comme une immense ville endormie, ou comme une interminable et lugubre nécropole.

Melameur, qui est habité par une fraction de la tribu des *Khezour*, les *Haraza*, est un petit Médenine, moins pittoresque, mais plus vivant.

..

La région des « troglodytes grimpeurs » commence au très curieux petit village de Ghoumrassen, qui est situé à une quarantaine de kilomètres environ de Médenine, dans la direction S.-S.-O. Elle s'étend jusqu'au sud de Foun-Tatahouine. Cette région, qui est horriblement accidentée, renferme un très grand nombre de villages, dont la plupart sont d'ailleurs en ruines; ces villages, qui sont calqués sur un modèle unique, de sorte qu'en décrire un, c'est les décrire tous, présentent le

caractère tout à fait original d'être toujours situés précisément là où vous n'imaginerez jamais qu'ils puissent être : au sommet des pitons les plus élevés et les plus inaccessibles; et c'est à un point tel que, chaque fois que dans l'enchevêtrement de collines abruptes qui bossellent constamment l'horizon vous distinguez une crête particulièrement aiguë, vous pouvez affirmer hardiment qu'un Qacer, habité ou non, y est juché.

Pour comprendre pourquoi les malheureux *Sjebalia* qui peuplent cette contrée ont pu avoir l'idée de s'installer ainsi dans de véritables nids d'aigles, alors qu'il était si simple et si commode d'habiter les vallées ou même les flancs de leurs montagnes, à proximité de leurs jardins et des rares points d'eau, il faut se rappeler qu'il y a quinze ans, vingt ans tout au plus, ce pays sur lequel nous n'avons étendu que progressivement notre domination pacifique, était encore continuellement bouleversé et ensanglanté par d'atroces luttes de « *çof* »¹ et par les incursions et les razzias des hordes nomades du Sahara. C'est la nécessité de se mettre à l'abri des exactions et des pillages qui poussa ces sédentaires à jucher sur les pitons les plus élevés et les plus inaccessibles de leurs montagnes, leurs qçour, qui constituent ainsi de véritables acropoles. A leur sommet se tenaient constamment des veilleurs, prêts à faire retentir le tambour de guerre si quelque bande suspecte apparaissait à l'horizon; et l'on conçoit que ces pics isolés dont l'escalade pénible n'est possible qu'à la queue-leu-leu, constituaient comme autant de forteresses naturelles que vingt hommes pouvaient défendre victorieusement contre l'assaut de centaines d'agresseurs.

C'est ainsi que des villages entiers existent ou existaient jadis, incrustés dans le roc, sur la cime de presque toutes les collines en falaise, de Ghoumrassen jusqu'au-delà de Foum-Tatahouine. Leurs maisons consistent généralement en deux pièces : l'une, la pièce intérieure où se tient la famille, est une caverne creusée dans le tuf séparant deux bancs calcaires; l'autre, la pièce extérieure où sont logées les provisions, est une construction en pierres sèches mal jointes, voûtée comme les « *Rhorfas* » de Médénine ou de Metameur.

Il est superflu de dire que rien ne subsiste plus aujourd'hui des raisons qui ont motivé la création de ces véritables nids d'aigles. Dans tout l'Extrême-Sud Tunisien, la sécurité des personnes et des biens est absolument complète, aussi complète que dans nos campagnes. Cependant, c'est à peine si l'on commence à noter une tendance de la part de ces montagnards à désertir leurs anciennes demeures; ils bâtissent bien des « *Rhorfas* » aux lieux et places de leurs cavernes, mais ils ne se décident pas à descendre vers la plaine; les exceptions sont individuelles et rares. J'ai cru comprendre qu'ils gardaient comme une « arrière-crainte » d'un retour offensif des nomades.

En dehors de Ghoumrassen, les qçour les plus intéressants de la région

¹ Toutes les tribus indigènes sont divisées en deux partis rivaux appelés « *çof* », pluriel « *çouf* ».

dés « troglodytes grimpeurs » sont : Guermessa, qui se présente sous la forme d'une énorme tour crénelée évasée à sa base; Chenini, dont le rocher pyramidal, du moins vu du côté par lequel je l'ai abordé, est flanqué d'une mosquée dont le minaret s'incline comme la fameuse tour de Pise; Douiret, grand village zénète qui compte un bon millier d'habitations souterraines dont certaines sont étagées par séries du plus étrange aspect de la base au sommet du piton qui les renferme; enfin, Beni-Barka qui dresse au-dessus des collines environnantes sa silhouette rébarbative d'ancien château-fort écroulé.

Tous ces lieux entourent notre grand poste militaire le plus avancé de l'Extrême-Sud Tunisien, Fom-Tatahouine. Les trois premiers n'en sont pas éloignés de plus de vingt à vingt-cinq kilomètres, Guermessa au nord-ouest; Chenini à l'ouest; Douiret au sud-ouest. Beni-Barka n'en est guère situé qu'à cinq kilomètres, au sud.

Quant à Fom-Tatahouine même, ce rudiment de village ne figure même pas sur la carte de reconnaissance au 200 000^e du service géographique de l'armée, où il occupe à peu de chose près le point marqué « Kr. Mgeubla », à cinquante kilomètres à vol d'oiseau exactement au sud de Qacer Médénine, au pied du djebel Abiod.

J'ai dit que tous les habitants de cette partie de l'Extrême-Sud tunisien, littoral excepté, qui comprend le pays des *Ourghanma* et le pays des *Malmati*, possédaient un caractère commun : celui d'être des troglodytes; ils possèdent un autre caractère, encore plus commun, si j'ose dire : celui d'être des malheureux. Ces gens sont en effet horriblement misérables, et on peut à peine s'imaginer qu'ils aient pu l'être davantage. Cela est pourtant vrai; il y a quelques années, avant notre occupation, ils attendaient encore avec espoir les vols de sauterelles, parce que, les sauterelles c'était, pour quelques semaines, la nourriture assurée!

C'est que ce pays est essentiellement le « pays du caillou »; on n'y voit que du caillou, et rien que du caillou; sauf quelques maigres touffes de graminées sahariennes, rien n'y pousse, tellement sa climatologie est dure et son eau rare et mauvaise. Un détail : les officiers du poste de Médénine doivent aller faire chercher à dix-huit kilomètres de là, à Bir El-Ahneur, l'eau qu'ils boivent.

Et cependant, à force de persévérance et d'ingéniosité, les Indigènes sont arrivés à faire pousser quelque chose sur cette terre inhospitalière. Pour utiliser le plus d'eau possible des pluies rares et torrentielles, ils ont imaginé d'établir, à toutes les têtes d'oued où ils ont pu le faire, des barrages de hauteurs décroissantes, dont les espaces intercalaires, comblés soigneusement avec de la terre végétale, constituent comme autant d'immenses gradins. Et, sur ces gradins, ils ont planté un palmier, plus souvent un figuier ou un olivier, quand ils n'y cultivent pas quelque céréale, principalement de l'orge. Il est presque inutile d'ajouter, que,

contre un travail forcé, ces malheureux n'obtiennent jamais, pour meilleure récolte, qu'un rendement qui serait considéré chez nous comme un désastre.

Quand le Commandant Foucher fut nommé il y a quelques années, commandant supérieur du Cercle de Médénine, avant de créer la pépinière vraiment merveilleuse, et qui lui fait le plus grand honneur, qui entoure les glacis du camp, il songea, pour améliorer la situation des Indigènes, à leur inculquer quelques notions d'agriculture européenne. Et, pour frapper un grand coup, il décida d'employer la méthode expérimentale; il choisit un champ, le laboura profondément, le fuma soigneusement (on sait que ce que tout le monde en général et nos agronomes officiels et superficiels en particulier reprochent à l'Indigène, c'est ses « semblants de labour » et sa « non-restitution »), et y sema de l'orge.

Cette orge vint admirablement. Elle poussa si drue et si servée que, de dix lieues à la ronde, on accourait voir le champ d'orge du commandant Foucher.

Mais il arriva... ce qui arrive toutes les années; la pluie manqua de tomber en temps opportun (quand je passai à Médénine, en avril 1905, il y avait cinq mois qu'il n'y avait pas plu; or il n'y pleut jamais que l'hiver... quand il y pleut); tous les épis du champ du commandant Foucher desséchèrent sur place, et il n'en retira pas un grain. Cependant les Indigènes, qui n'avaient fait, eux, que gratter la terre et ne s'étaient pas souciés de la fumer, obtenaient, sans doute leur mauvaise récolte habituelle, mais une récolte tout de même.

Le commandant Foucher recommença cette expérience à plusieurs reprises, toujours avec le même succès.

Je tiens le fait du commandant Foucher lui-même, qui me le conta avec une certaine mélancolie, un soir que nous causions de l'avenir de l'Extrême-Sud tunisien.

C'est surtout de leurs troupeaux que les indigènes retirent le plus clair de leurs ressources; ces troupeaux, encore peu importants (ils se seraient accrus dans d'énormes proportions au cours de ces dernières années), comprennent sensiblement plus de chèvres que de moutons. Sans leur lait, leur viande et leur toison, l'Indigène ne pourrait pas vivre.

Bien entendu, nulle part rien n'existe qui mérite le nom d'industrie. Comme partout dans le Sud, les femmes filent et tissent. A Matmata, elles fabriquent en outre, avec le *quedim* (variété d'*hal/a*), des nattes à dessins variés, et de grands paniers en forme d'amphores, qui sont, en partie, envoyés à Gabès. A Douiret, elles brodent de jolis voiles, les *tadjira*, qui sont vendus sur le marché de Fom-Tatahouine.

Quant au commerce, il est entièrement entre les mains d'Israélites et de Djerbiens. Je dois signaler à ce sujet que le Juif indigène, en tout cas dans le sud, ne m'a pas paru en aucune façon être le commerçant exploiteur et sans scrupules dont il a la réputation. Je n'ai pas remarqué non plus qu'il fut pour les Musulmans l'objet de mépris qu'on s'accorde à reconnaître en lui.

Tandis que les Matmati constituent un groupement berbère d'une remarquable homogénéité, les Ourghamma au contraire, sont formés d'un mélange d'Arabes, d'Arabes berbérisés et de Berbères, ceux-ci en constituant d'ailleurs l'élément prédominant. On estime que sur quarante mille Ourghamma environ, il peut exister 2.500 Arabes purs, 4.000 Arabes berbérisés, et 34.000 Berbères purs.

On rencontre naturellement dans l'une et l'autre fraction les types les plus dissemblables; cependant si je pouvais me hasarder à donner un élément de comparaison, je dirais que l'Ourghamma rappelle plutôt le Kabyle, tandis que le Matmati rappellerait plutôt, lui, l'habitant du Mzab. Et encore c'est-il très exagéré; car le Matmati n'a ni la pâleur mate, ni la barbe noire courte et frisée du Mozabite, ni son obésité. Mais il en a l'allure lourde, l'aspect trapu, la taille moyenne, et, comme lui, il a les muscles des jambes généralement très développés.

L'Ourghamma est habituellement plus grand, plus élancé, très musclé également, mais d'une façon moins épaisse; le type blond y est au moins aussi fréquent sinon plus que chez le Matmati, où il l'est autant que chez le Kabyle. Je signalerai ici que toutes les femmes que j'ai pu apercevoir, — je dois convenir que j'en ai vues fort peu —, étaient de couleur beaucoup plus foncée que la plupart des Indigènes mâles.

Il est bien entendu que tout cela n'a que la valeur d'une indication.

Mais voici un point sur lequel j'attirerai votre attention :

On est tout étonné, lorsqu'on arrive dans ce pays de Berbères, d'y constater l'existence de toute la hiérarchie arabe: chaque douar a à sa tête un *cheikh*; chaque tribu un *Khalifa*; chaque fraction importante un *Caid*. J'en ai eu l'explication: cette hiérarchie, c'est nous qui l'avons créée de toutes pièces; elle n'existe là que depuis quinze ans. Auparavant, dans ce pays, comme encore en Kabylie, c'est par des Assemblées de notables (*djamaa, miad*) qu'était exercé le pouvoir.

Comme dans tous les pays berbères, la femme occupe, dans l'Extrême-Sud tunisien, une situation sociale et morale infiniment supérieure à celle de la femme arabe.

Des voyageurs, parce qu'ils ont rencontré, par exemple en Kabylie, un homme commodément assis sur un bourricot qui trotte, tandis que, derrière, la femme, horriblement chargée, suit péniblement son « seigneur et maître », en ont conclu que la femme berbère était traitée par son mari comme une véritable bête de somme. Je puis affirmer qu'en tout cas pour ce qui concerne l'Extrême-Sud tunisien où ce spectacle est de tous les jours, cette interprétation est complètement erronée. La vérité, c'est que la femme indigène met tout son honneur à être capable, premièrement d'effectuer les plus longs trajets chargée des plus lourds fardeaux; deuxièmement, de faire le plus grand nombre d'enfants. Par dessus tout, la femme de l'Extrême-Sud tunisien est fière de deux choses :

de sa force et de sa fécondité. Cela résulte et de faits que j'ai pu observer moi-même, et de toutes les informations que j'ai pu recueillir.

Quant à son influence, elle est tellement considérable qu'elle est la plupart du temps nettement prédominante, non seulement dans les affaires de son ménage, mais dans celles de sa tribu. Je pourrais citer plusieurs cas, — et si je ne précise pas, c'est parce que je n'en ai pas le droit —, où des officiers, ayant conclu des accords avec certains chefs indigènes, virent ceux-ci revenir sur les engagements pris sous prétexte que leur tribu n'avait pas voulu les ratifier. Et, pressés de dire pourquoi la tribu se refusait maintenant à souscrire à des engagements que presque chaque indigène avait approuvé individuellement, d'où leur venaient ces scrupules intempestifs, ces objections baroques, ces doutes inattendus, dont jamais au cours des pourparlers il n'avait été question, chaque fois, — il s'agit d'officiers, d'indigènes, d'années et de lieux différents —, ils finirent par convenir, ce qui fut d'ailleurs vérifié par la suite, qu'ils avaient dû céder devant l'opposition des femmes.

Cette opposition des femmes se manifeste constamment de la façon la plus réactionnaire, à propos de tout et à propos de rien, de parti-pris. Un officier supérieur de la plus haute valeur, que je ne puis malheureusement pas nommer, résumait ainsi l'opinion qu'il venait de me formuler à ce sujet : « En somme, ce qui nous sépare radicalement de l'indigène, ce n'est pas tant ses mœurs, son ignorance, sa langue ou sa religion; c'est sa femme! » — Et il ajoutait sur un ton comique en levant les bras au ciel « ... et sa mère donc ! »

Cela est-il une conséquence de ceci ? En tout cas, dans l'Extrême-Sud tunisien, la monogamie est la règle. Toutefois, étant donnée l'effroyable misère des habitants, il serait peut-être hasardé d'en induire qu'ils sont monogames par goût. En fait, ils ne le sont que par nécessité. Tous ceux qui « en ont le moyen » — il est vrai qu'on les compte — ont plusieurs femmes.

Comme partout en pays musulman, les indigènes se marient très jeunes; cependant, et contrairement à une légende trop accréditée, le mari attend toujours, pour posséder sa femme, qu'elle soit pubère. Ils ont un très grand nombre d'enfants; mais la mort fait dans leurs rangs de terribles ravages. Cela tient certainement en majeure partie à la misère, au manque de soins et de propreté, mais cela tient aussi à certains préjugés bizarres. Ainsi, par exemple, il est admis partout sans discussion qu'au-dessous d'un certain âge, un enfant ne souffre pas du froid. Voici, à ce sujet, ce qui m'est arrivé, une après midi, à Qacer Douïret.

Comme nous devisions, accroupis sur des rochers, en face de la vallée qui s'ouvre devant le village, un vent vif se leva. Et, comme je relevais le col de mon manteau, je vis mes compagnons s'enrouler frileusement dans les plis de leur burnous, ou pour plus exactement parler, dans la longue pièce d'étoffe brune appelée *ouzera* qui remplace dans ce pays le burnous de nos Algériens. Cependant deux enfants qui jouaient autour de nous, l'un de quatre ou cinq ans vêtu d'une mauvaise cotonnade,

l'autre une fillette plus jeune et complètement nue, étaient venus se serrer autour de l'un des hommes qui m'entouraient, leur père évidemment. Je lui dis : « Pourquoi ne couvres-tu pas ces enfants ? Ils vont prendre du mal. » — Il me répondit en haussant les épaules : « C'est petit ; ça ne sent pas le froid ! » — Et tout le monde de hocher la tête en signe d'assentiment, et de sourire en me regardant comme si j'avais dit une sottise.

Puisque j'ai parlé de préjugés, j'en signalerai encore un autre :

On rencontre assez fréquemment dans l'Extrême-Sud tunisien, en outre de tout un monde de scorpions blancs ou noirs et de serpents variés, un grand lézard qui atteint et dépasse même un mètre de long, et que les indigènes appellent « *ourane* ». Cet *ourane* a la réputation de frapper d'impuissance tout homme qu'il touche de sa queue, aussi les indigènes en ont-ils une peur intense, et détalent-ils à toutes jambes dès qu'ils en aperçoivent un. Je n'ai pu parvenir à savoir sur quelle légende reposait ce préjugé.

L'*ourane* a encore la réputation d'être très friand de lait. Tous les indigènes m'ont certifié à l'envi qu'il satisfait couramment sa gourmandise en tétant à même les chèvres, lesquelles se laisseraient faire bénévolement. Mais aucun d'eux ne put m'affirmer avoir constaté le fait *de visu*.

Je ne dirai qu'un mot de la question du vêtement.

Celui des femmes est le même que partout ailleurs dans le sud. Il consiste essentiellement en deux bandes de cotonnade indigo appliquées l'une sur le dos, l'autre sur la poitrine, et dont les pointes sont réunies immédiatement au-dessus des seins par deux grandes épingles d'une forme et d'un système de fermeture particuliers, les « *bsaim* ». Ces bandes ne tombent pas plus bas que le genou. Une simple corde les fixe à la ceinture.

Comme cette corde est plus ou moins lâche et que, la plupart du temps, ces malheureuses n'ont pour tout vêtement que ces deux minces bandes d'étoffe bleue qui flottent, elles sont, lorsqu'on les voit passer de profil, pratiquement nues, ce qui m'a permis de constater, en même temps que la coloration généralement très foncée de leur peau, dont j'ai parlé tout à l'heure, la pureté et la beauté réellement admirables de leurs formes et de leurs proportions, même quand il s'agissait de mères de famille, c'est-à-dire de femmes, relativement vieilles pour ces pays, de vingt à vingt cinq ans. J'ai été particulièrement frappé par la finesse tout à fait remarquable de leurs attaches.

Le vêtement des hommes se distingue, comme je l'ai déjà indiqué, de celui de leurs coreligionnaires des autres parties de nos possessions de l'Afrique du Nord, par la substitution au burnous de nos Algériens d'une longue pièce d'étoffe brune tissée par les femmes, l'*ouzera*, dans laquelle ces indigènes se drapent et s'enveloppent complètement des pieds à et y compris la tête.

Tous les hommes portent régulièrement, comme la plupart des Musulmans, une longue touffe de cheveux au sommet du crâne soigneusement

rasé. Mais, à l'encontre des Marocains, ils la dissimulent, je dirais presque : avec pudeur. Chaque fois que j'ai tenté d'avoir une explication à ce sujet, ils ont immédiatement détourné la conversation.

Ce qu'on voit de la coiffure des femmes, — car elles ont toujours la tête couverte d'une troisième bande de leur éternelle étoffe bleue, — permet de constater qu'elles sont coiffées « à la chien ». Mais, au lieu de laisser tomber naturellement leurs cheveux sur leur front, elles les frisent et les enroulent de façon à en former une série de rangs serrés de petits cordons tout reluisant d'huile, qui leur tombent jusque sur les yeux.

La coutume du tatouage est très répandue, beaucoup plus à mon avis que dans les autres régions de l'Algérie et de la Tunisie, sauf peut-être dans le *Djerid* (Gafsa, Tozeur, Nefza). Ce n'est pas tant du reste les visages qui sont ainsi décorés que le dos des mains et le bas des jambes. Les hommes, tout au moins, d'après le petit nombre d'observations que j'ai pu faire, seraient sensiblement plus tatoués que les femmes, alors que le contraire paraîtrait plus normal. J'en ai vu un entre autres dont les mollets n'étaient qu'un dessin. Tous ces tatouages représentent uniformément, — du moins ceux que j'ai vus, — des figures géométriques.

Je me propose de parler ultérieurement des bijoux, dans une communication particulière, au cours de laquelle j'aurai l'honneur de vous présenter la collection, incomplète, mais assez curieuse, que j'ai rapportée de l'Extrême-Sud tunisien.

Je manquerais à un devoir, qu'il m'est infiniment agréable de remplir, si je terminais cette communication sans exprimer ma gratitude — à vous-mêmes, mes chers collègues, pour le grand honneur que vous m'avez fait en me confiant votre délégation, et aux personnalités tant civiles que militaires qui ont préparé et facilité mon voyage, qui furent pour moi des informateurs précieux, des conseillers sûrs, ou des hôtes charmants.

Je citerai spécialement :

A Tunis, MM. L. Grandury, chef-adjoint, et Emile Violard, attaché au Cabinet de M. S. Pichon, Résident-Général de France, et surtout M. le Commandant Brunck, Directeur du Service des Affaires Indigènes à la Division d'Occupation, à qui la France doit la pacification de l'Extrême-Sud Tunisien.

A Gabès, MM. le Colonel Pujat et le Capitaine Tribalet, du Bureau des Affaires Indigènes, ainsi que le Contrôleur civil, M. Theller.

A Médenine, M. le Commandant Foucher, Commandant Supérieur du Cercle.

A Foum-Tatahouine, le Lieutenant Harlé, chef de poste.

A Kalaa-Matmata, le Lieutenant Tardy, chef de poste également.

Qu'il me soit permis de leur renouveler ici l'expression de ma reconnaissance.

Discussion.

MM. HUQUET et HAMY font quelques remarques sur les observations de M. Macquart.

L'ORIGINE DES SCIENCES ET LA RELIGION

PAR M. CHARLES LEJEUNE.

Dans le dernier numéro de l'année 1903 de *L'Anthropologie*, M. Salomon Reinach s'est proposé de démontrer que la religion a été la nourrice et l'éducation de l'humanité.

M. S. Reinach a sur toutes choses des vues toujours originales et attrayantes, s'appuyant sur la plus vaste érudition et il les exprime dans un style littéraire qui ajoute au charme de la pensée. C'est presque à regret que l'on est amené à discuter ses opinions, mais nous pensons que c'est rendre hommage à un auteur que de présenter avec sincérité les objections qui nous viennent à l'esprit en lisant ses ouvrages.

M. S. Reinach affirme que le blé n'est pas, comme on l'a dit, d'origine babylonienne, car la plante d'où est sorti le blé paraît avoir existé en Europe dès le quaternaire et les survivances de son culte sont telles en Europe qu'il ne peut s'agir, pas plus que pour le chêne, d'une plante importée. Il n'y a pas en Europe de culte du maïs et de la pomme de terre, mais nous avons encore pour le blé et le pain un respect superstitieux. Les textes nous montrent non seulement le culte, mais l'adoration et l'exaltation de l'épi de blé.

Je ne veux pas entrer dans la discussion de l'origine du blé que M. G. de Mortillet fait apparaître en Arménie et M. Zaborowski en Mésopotamie, car il y a pour le blé comme pour les hommes une question de polygénisme et de monogénisme. Tous les blés ne sont pas nécessairement sortis d'une seule graminée, nous en avons encore plusieurs sortes et il est plus probable qu'il y a eu, comme pour les hommes, différents centres d'apparition et de culture mais on comprend qu'il lui ait été rendu partout des honneurs en rapport avec son utilité. Les mystères d'Eleusis ont emprunté aux institutions et aux dogmes de l'Égypte. M. Lenormant dit que la symbolique éleusienne s'éclaire par le rituel funéraire égyptien. L'Égypte elle-même a été en relation presque constante avec la Chaldée, on discute encore sur le point de savoir quelle est la plus ancienne de ces deux grandes civilisations et nous voici reportés à une origine chaldéenne possible du culte du blé.

En somme il est naturel que l'homme ait vénéré partout la plante qui le nourrissait, comme il a honoré partout le feu qui lui rendait la vie meilleure. Après avoir célébré le grain qui nourrit le corps, les idées